

UN LIVRE COMME UNE MAISON DE VERRE

Que fallait-il faire ? M'installer dans un quelconque hôtel Terminus pour mettre un terme à mes souffrances, ou fuir mes souvenirs et commencer une deuxième vie, ailleurs.

Ils étaient tous morts. En moins de quatre ans, les trois personnes qui comptaient le plus dans ma vie étaient décédées, l'une après l'autre. La première s'était suicidée, la deuxième avait été lentement rongée par un cancer et la troisième, ainsi qu'elle l'avait craint toute sa vie, s'était éteinte après des années de démence.

Tout ce qui importe vraiment meurt. Le reste, les biens matériels, je les avais donnés ou vendus ; sans bagage j'étais partie recommencer ma vie ailleurs.

J'avais trouvé un appartement à Paris. Les grandes fenêtres côté rue donnaient sur une petite place fermée, avec des bancs sous les platanes. Sa forme et ses dimensions avaient quelque chose d'apaisant. Une oasis dans le chaos de la ville, je m'y sentais renaître.

En face, il y avait un bistro dont la terrasse était très fréquentée, été comme hiver. Un silence intemporel régnait jour et nuit sur la place. Mais la première nuit que je passai dans mon nouveau logis, sans meubles encore ni électricité, ce silence fut fâcheusement troublé par les clapotis

et les chuintements du chauffage central. L'hiver était froid cette année-là et, quand le vent soufflait, la place, par sa forme particulière, attirait de perfides courants d'air. Je sortis néanmoins de ma couche provisoire à même le sol pour fermer les vieux radiateurs.

En cherchant à tâtons le robinet de l'un d'eux derrière le vieux rideau, je sentis un nid de poussière. Je glissai ma main derrière le radiateur et j'en retirai un livre froissé, oublié apparemment lors d'un déménagement.

Je le lus cette nuit-là, aux lueurs de la lune et d'une bougie. C'était *Nadja*, d'André Breton. Difficile d'imaginer livre plus approprié à la situation. Un livre pour les femmes, même s'il s'adressait à des femmes jeunes : *Pour les femmes de vingt-cinq à trente ans – pour une femme de vingt-cinq à trente ans*¹, comme je l'appris plus tard en découvrant le bandeau qui l'accompagnait. Un livre sur Paris. Un livre sur la mort.

Nadja est un récit qui se situe dans les années 1920. C'est un écrit autobiographique, ainsi que Breton l'affirme expressément, consigné selon la vérité et non pas un de ces produits de "tous les empiriques du roman qui prétendent mettre en scène des personnages distincts d'eux-mêmes et les campent physiquement, moralement, à leur manière [...]. D'un personnage réel, duquel ils croient avoir quelque aperçu, ils font deux personnages de leur histoire ; de deux, sans plus de gêne, ils en font un*."

* Toutes les citations de *Nadja* sont accompagnées d'un aster et référencées en fin d'ouvrage. Elles sont issues des *Œuvres complètes* d'André Breton, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1988, t. I.

Ces propos sont illustrés par une anecdote sur un auteur, à qui l'on suggéra de changer la couleur des cheveux de l'héroïne d'un roman qu'il venait d'achever parce qu'elle risquait d'être reconnue : "Blonde, elle eût eu chance, paraît-il, de ne pas trahir une femme brune. Eh bien, je ne trouve pas cela enfantin, je trouve cela scandaleux. Je persiste à réclamer les noms, à ne m'intéresser qu'aux livres qu'on laisse battants comme des portes, et desquels on n'a pas à chercher la clé*."

Breton engage les critiques à ne surtout pas oublier la personne de l'auteur dans leurs commentaires : "[...] en dehors de l'œuvre, [le domaine] où la personne de l'auteur, en proie aux menus faits de la vie courante, s'exprime en toute indépendance* [...]."

Lui-même affirme qu'il vit dans une maison de verre, dont tous les éléments, jusqu'à son lit et ses draps, sont de verre et où chacun peut voir qui lui rend visite. Sur ce verre, "*qui je suis* m'apparaîtra tôt ou tard gravé au diamant*".

Mais, plus avant dans le livre, le lecteur apprend que la transparence, en fait, est relative, que le verre pourrait, ici et là, être fêlé.

"Peu importe que, de-ci de-là, une erreur ou une omission minime, voire quelque confusion ou un oubli sincère, jettent une ombre sur ce que je raconte, sur ce qui, dans son ensemble, ne saurait être sujet à caution*."

Et que le lecteur ne s'étonne pas si le style est dépourvu "du moindre apprêt*". C'est que *Nadja* obéit aux "impératifs anti-littéraires*" du surréalisme.

"Qui suis-je ?" Pour répondre à la question qui ouvre le livre, le long préambule que constitue

la première partie commence par un cortège de noms, connus et inconnus. Amis et connaissances, divers poètes, peintres et écrivains : ils se présentent à nous au fil d'anecdotes. Victor Hugo, Gustave Flaubert, Giorgio De Chirico. De grands hommes statufiés dans la pierre, toutes sortes de lieux et d'événements parisiens sont passés en revue. Des œuvres d'art et des objets divers. Mais, au lieu d'apporter des éléments de réponse à la question que se pose l'auteur, ces références anecdotiques nous en éloignent de plus en plus. On se demande quel peut bien être le lien entre Victor Hugo et un cylindre acheté au marché aux puces. Ou bien entre l'obscur dénouement d'une pièce de boulevard et une plaque indicatrice en Normandie.

L'auteur ne donne d'ailleurs pas l'impression d'y voir plus clair que le lecteur. Quelle fonction les boutiques de bois et charbons peuvent-elles avoir dans le récit et pourquoi la porte Saint-Denis est-elle qualifiée d'"inutile*" ? Ce sont autant d'énigmes qui ne sont pas éclaircies et qui ne nous renseignent en rien sur la question de l'identité de l'auteur.

Avant que ne soit mis un terme à la procession d'objets, de personnes, d'événements et de lieux et que la première partie ne soit close, une détonation annonce à grand fracas l'entrée en scène du personnage principal.

Le livre était une édition originale, celle de 1928. Pas de nom sur le livre, pas d'ex-libris, rien n'y était souligné ou raturé. A une exception près. Le mot "gribouille", à la page 84. Ce mot, pour autant que je sache, signifie "brouillon" ou "maladroit" et il me vint à l'esprit qu'il avait pu être

souligné par un lecteur mécontent et qu'il visait l'auteur.

Nadja apparaît dans la seconde partie. C'est une jeune femme que l'écrivain a rencontrée rue Lafayette, le 4 octobre 1926, en fin d'après-midi. Elle a l'air pauvre et négligé, mais elle le regarde droit dans les yeux et ses yeux sont fascinants, par ce qui s'y révèle "à la fois obscurément de détresse et lumineusement d'orgueil*".

Sous cette apparence pauvre et négligée se cache une singulière nature poétique. Au cours des journées qu'ils passent ensemble, errant dans Paris, dans les cafés, les restaurants et, pour finir, dans un hôtel à Saint-Germain-en-Laye, la jeune femme va prendre de plus en plus des allures de médium, d'oracle même, dans l'esprit de Breton. Elle sait des choses qu'elle ne peut pas savoir. Les métaphores poétiques, qui lui viennent naturellement, se révèlent en accord avec les sentiments, les pensées, les activités ou événements qui occupent le poète à cette période de sa vie.

De plus, il la rencontre dans les endroits les plus invraisemblables et aux moments les plus inattendus. Ces hasards sont si nombreux que l'écrivain prend peur. La jeune femme est, elle aussi, dominée par la peur – mais la sienne semble surgir de nulle part.

Elle s'est donné le nom de Nadja, parce qu'en russe ce diminutif de Nadjezda est le commencement ou l'abréviation du mot "espérance". Elle vit au jour le jour, libre de toute préoccupation matérielle ou conventionnelle. "Qui êtes-vous?" lui demande-t-il. Et elle : "Je suis l'âme errante*." Plus loin dans le livre, elle dit aussi se reconnaître dans la légendaire Mélusine, dans une personne de l'entourage de Marie-Antoinette, et dans une certaine Hélène.

Elle a eu plusieurs amants qui l'ont entretenue pendant quelque temps. L'un d'eux l'hypnotisait pour lui inculquer des leçons de morale pendant son sommeil. Un autre la prenait pour la réincarnation de sa fille décédée, Lena. Elle parle de ces hommes avec beaucoup de tendresse.

Quand elle est dans le besoin, elle cherche un homme et se fait payer pour passer la nuit avec lui. Elle parle ouvertement de sa vie à Breton.

Elle vient de Lille², où, très jeune, elle a eu un enfant naturel. Le père semble être un étudiant qu'elle revoit par hasard des années plus tard à Paris. Elle s'aperçoit alors, pour la première fois, que les deux derniers doigts de ses mains sont soudés, comme des palmes. Elle ne cache pas son étonnement. Son ancien amant est si vexé qu'elle n'ait pas remarqué sa malformation plus tôt qu'il la traite de "gribouille".

Elle décrit son père comme un homme faible, sa mère comme une femme sage et pieuse.

Sa petite fille, qu'elle a laissée chez ses parents, est si éveillée, si attentive. Elle a arraché les yeux de sa poupée "pour voir ce qu'il y a derrière*".

Nadja ne travaille pas. Elle est de santé fragile. Son médecin lui a conseillé d'aller faire une cure au Mont-Dore. Elle ne demanderait pas mieux, mais elle n'a pas le premier sou.

Elle a été riche, une fois. Quelqu'un lui a alors proposé de tripler son avoir en convoyant de la cocaïne, ce qu'elle a fait. La police l'a arrêtée dès son retour. L'affaire a été classée grâce à l'intervention d'un ami procureur, mais elle a tout perdu.

Elle dessine, et, si sa main est inexpérimentée, ses dessins, où le lys et le serpent reviennent régulièrement, sont fascinants et aussi énigmatiques que ses propos. Elle vit dans de petits hôtels et elle aime traîner aux alentours des théâtres.

Breton lui offre deux de ses livres. Elle en commente un poème en faisant preuve d'une grande perspicacité. Elle dit, plus d'une fois, qu'elle se reconnaît dans les personnages des récits.

Elle est d'humeur changeante, méfiante parfois. Dans un café, elle saisit le chapeau de Breton et vérifie si les initiales, à l'intérieur, sont bien les siennes, s'il est bien celui qu'il dit être. Au début, elle tente de le fuir. Mais le hasard en a décidé autrement ; quoi qu'elle fasse, où qu'elle aille, ils ne cessent de se rencontrer.

La plupart du temps, elle est enjouée et de bonne composition. Elle lui fait lire les lettres que d'autres hommes lui ont écrites. Elle lui parle de ses soucis d'argent et le prie de l'aider. Il vend un des tableaux qu'il possède et lui donne le triple de ce qu'elle demandait.

Elle joue à voyager dans le temps en campant des figures historiques. Elle lui signale des phénomènes, des signes et des symboles et ce sont justement ceux qui l'intéressent lui aussi. Elle a tout d'une voyante.

L'écrivain note de "pétrifiantes coïncidences*". Devant une fontaine, au jardin des Tuileries, Nadja observe que le mouvement de l'eau – qui s'élève et retombe – est comme l'illustration de leurs pensées. Or il se trouve que, le jour même, Breton a rencontré une comparaison semblable dans un livre de philosophie. Quand il l'embrasse et qu'elle lui offre ses dents blanches, elle dit : "La communion se passe en silence*." Le lendemain, Breton reçoit la reproduction d'un tableau intitulé *La Profanation de l'hostie**.

Ces "pétrifiantes coïncidences*", tous deux les interprètent comme des signes, des signaux. Les explications singulières qu'elle donne des choses

ordinaires leur sont aussi une preuve d'affinité. Et l'écrivain reconnaît, dans sa façon de les formuler, le surréalisme le plus pur.

Tandis que l'une s'absorbe dans leur relation, l'autre commence à prendre ses distances.

André observe la jeune femme. Elle incarne un style de vie qui représente, pour lui, un idéal. Elle est, en quelque sorte, la preuve vivante que cet idéal peut se concrétiser.

Mais quelle que soit la fascination qu'elle exerce sur lui, après chacune de leurs errances, il retourne auprès de sa femme. Celle-ci est d'ailleurs non seulement au courant mais aussi régulièrement informée de l'évolution de cette relation et elle ne semble pas s'inquiéter outre mesure de la fréquence des rencontres entre son mari et la jeune femme.

Un soir, ils quittent la ville en train. Pendant le voyage, Nadja a un moment de panique en apercevant un homme sur le toit de leur compartiment. Breton est tout d'abord sceptique, mais il s'avère qu'il y a, en effet, un contrôleur sur le toit !

Ils passent la nuit ensemble dans un hôtel à Saint-Germain-en-Laye. Là, il se rend compte qu'il n'est pas réellement amoureux de Nadja et rompt avec elle.

La relation a duré, en tout et pour tout, neuf jours. Tu ne te libéreras pas de moi, lui prédit-elle, et : "Tu écriras un roman sur moi*."

Quelques mois plus tard, il apprend que Nadja est devenue folle et qu'on l'a internée. Comme on l'a déjà fait, constate Breton amer, de tant d'autres génies. Il termine le récit de Nadja sur un violent réquisitoire contre les psychiatres et les asiles d'aliénés.

Dans la dernière partie du livre, l'écrivain trouve un autre amour, un vrai cette fois. Malgré son

penchant qui lui fait peut-être voir, en elle aussi, une chimère, elle est pour lui, d'abord et avant tout, "une femme*". Avec elle, plus d'énigmes ni de symbolisme.

Un livre opaque, tout bien considéré. Mais peut-être cette opacité n'était-elle qu'un peu de condensation, un peu de buée sur la maison de verre, et fallait-il lui laisser le temps de s'évaporer. Je me demandais ce qu'il était advenu de la jeune femme. Les photos qui foisonnaient dans le livre et illustraient divers lieux de l'histoire ne nous renseignaient pas sur ce point. Les portraits de différents amis, toutes sortes de statues, œuvres d'art et objets divers y avaient trouvé leur place. De même que le petit café et le bistro qu'ils avaient fréquentés ensemble. L'hôtel où Breton avait habité et le manoir où il avait écrit le livre y étaient représentés. Mais de Nadja, de la personne de Nadja, ou bien de l'asile où elle avait été internée, aucune trace, ou presque.